

LES ORGANISATIONS « OUVRIERES » ET LA GUERRE DE COREE

Dès notre précédent numéro (1), nous avons caractérisé la guerre de Corée comme la fin de la guerre froide entre le bureaucratisme stalinien et l'impérialisme américain. Nous nous proposons ici d'examiner les répercussions directes et immédiates du conflit sur la politique et les perspectives des diverses organisations se réclamant de la classe ouvrière. Il est en effet nécessaire de situer les positions des « maîtres à penser » du prolétariat afin de dévoiler les mystifications et les faux dilemmes qu'ils proposent à leurs « mandants ouvriers ».

Avant toute autre considération, il faut souligner qu'au sein de l'avant-garde ouvrière la guerre de Corée, a été une pierre de touche des théories émises par les différents groupes et ceci au même titre que l'affaire yougoslave. C'est encore un de ces faits impertinents qui refusent de se plier aux dogmes de paresse des théoriciens du passé. En effet, si la question yougoslave mettait à l'ordre du jour l'examen de la nature profonde du stalinisme et de la bureaucratie en général, l'affaire coréenne, du fait même que l'échéance de la troisième guerre mondiale apparaît à la fois proche et inévitable, place une fois de plus le prolétariat en face du problème de sa lutte autonome à travers l'antagonisme U.R.S.S.-U.S.A. Bien que l'ampleur de la discussion, la masse de leur public et le fond des questions elles-mêmes écartent l'idée d'une similitude par trop poussée, on ne peut éviter d'accorder à un fait international comme la guerre de Corée, la même portée (en nous bornant simplement au domaine des perspectives ouvrières) qu'eurent la guerre d'Espagne et Munich auprès des groupements ouvriers avant la deuxième guerre mondiale. Alors déjà, quelles que soient par ailleurs les solutions adoptées par chaque groupe à ces occasions, l'avant-garde ouvrière se trouvait engagée dans une lutte sur deux fronts : face au capitalisme et face au stalinisme. Encore ne

(1) N° 7 (août-septembre), p. 95 à 103.

faut-il pas perdre de vue que la dualité du monde capitaliste (fascisme contre démocratie) fut à la base même de la désorientation ouvrière pendant toute une période. L'évolution historique depuis cette époque a considérablement élargi le problème : la concentration des forces productives, celle des moyens politiques de coercition, ont mené à la constitution de deux blocs pesant sur l'ensemble du globe. L'évolution du capitalisme bureaucratique russe avec, d'un côté, la stabilisation d'une nouvelle couche sociale privilégiée et, de l'autre, le développement d'un prolétariat aliéné, et parallèlement l'évolution des partis staliniens, ont enrichi le fond de la discussion au sein de l'avant-garde et lui ont permis de sortir de certaines ornières, telles que celle de la « Russie, capitalisme d'Etat ou état ouvrier dégénéré » ou celle de la « bureaucratie, classe ou caste ». Jamais, semble-t-il, l'identité des deux blocs, non seulement en tant que régimes d'exploitation mais encore en tant que puissances impérialistes ouvertement agressives, n'a pu mieux démontrer à la classe ouvrière qu'elle ne pouvait composer avec l'un ou l'autre. L'attachement d'une importante fraction de la classe ouvrière française au stalinisme ne doit pas faire illusion. Que l'on songe : 1° à la désaffection ouvrière pour le stalinisme dans les pays les plus industrialisés : U.S.A., Grande-Bretagne, Allemagne occidentale ; 2° à la liquidation du P.C. espagnol, alors que des organisations telles que la F.A.I. maintiennent leurs positions.

Cependant, si ce fait est nettement compris, la solution positive révolutionnaire ne s'en suit pas automatiquement. Si le but poursuivi par l'avant-garde est toujours l'établissement de la société « communiste », il n'en reste pas moins que les organisations qui la composent leur propre indigence idéologique avec celle (supposée) de la classe, ouvrière et des moyens propres à construire la nouvelle société.

Ainsi doit-il arriver que, faute d'une conception d'ensemble de l'évolution économique de l'humanité et, à travers elle, de l'évolution structurelle de la classe ouvrière, divers courants ouvriers confondant leur propre indigence idéologique avec celle (supposée) de la classe, en soient réduits, lorsque les luttes entre exploités s'avivent, à envisager la lutte ouvrière sous l'aspect étroit d'un pacifisme traditionnel « bélant » ou de « l'alliance » hypocritement camouflée avec l'un des antagonistes.

En contrepartie, seule une attitude de classe, trouvant sa source dans l'analyse marxiste de la société, peut assurer la continuation de la prise de conscience ouvrière sur un plan plus élevé et ouvrir la voie à une lutte révolutionnaire autonome.

C'est ainsi que, face à la démission collective de la social-démocratie européenne en 1914, la position de Lénine nous apparaît comme la seule attitude révolutionnaire conséquente. C'est ainsi également qu'il faut constater que les années précédant immédiatement la deuxième guerre mondiale ont vu l'absence totale de position autonome de la classe ouvrière. Toutes les organisations, en ne mettant l'accent que sur la défense de la paix ou de la démocratie, voire de l'U.R.S.S., ont détourné l'action ouvrière de sa propre lutte de libération.

Présentement, à l'automne 1950, c'est également la paix qui est le leit-motiv de garage des organisations ouvrières. (Si nous insistons sur l'inéluclabilité de la guerre, c'est justement parce que c'est en fonction de la réalité et de cette réalité que la classe ouvrière doit mener son action indépendante.) Cependant, à la différence de ce qui se passait en 1939, le pacifisme ne se présente plus comme « intégral » mais sert à préparer l'enrôlement dans l'un ou l'autre camp. C'est qu'en effet

cette inéluctabilité de la guerre est apparente aux yeux de tous comme l'est l'inanité du pacifisme. Niant d'un côté le pacifisme absentéiste et, de l'autre, la possibilité d'une action autonome de la classe, les organisations « libres » jouent, en soutenant un camp ou l'autre la politique du « moindre mal ». Dans ce climat de mobilisation idéologique qui va se développant au rythme même de la progression de la guerre froide, a éclaté la guerre de Corée. Celle-ci se traduit, nous l'avons indiqué ailleurs, par l'accélération de la préparation matérielle à la guerre dans les deux camps ; mais aussi, et ce n'est pas négligeable, par une certaine clarification des positions politiques des différentes classes et en particulier des groupes se réclamant de la classe ouvrière, face à la guerre qu'ils sentent de moins en moins future et de plus en plus prochaine.

Nous voulons passer en revue ces positions présentées au prolétariat. Nous ne pensons pas qu'il soit intéressant d'étudier les thèses du P.C.F. et de ses filiales sur l'actuelle guerre de Corée. Elles insistent avant tout sur l'intervention américaine et la politique d'apaisement de la Russie. Ce faisant, elles s'inscrivent docilement dans la politique de mobilisation accélérée des masses dans le « camp de la paix ». L'appareil stalinien de la préparation idéologique à la guerre est totalement mis en place. Les événements de Corée n'ont fait qu'enrichir son arsenal de propagande.

Quelques mots suffiront pour présenter la thèse trotskyste dont le crétinisme ne s'est pas démenti tout au long des différentes fortunes que la guerre a connu. Amalgamant dès le début les thèses « conflit localisé (sic) U.R.S.S.-U.S.A. » et « lutte de libération nationale des Nord-Coréens », les leaders de la IV Internationale en sont venus à stigmatiser le « lâchage » des Coréens par le capitulard Staline et à louer, par contre, le bon communiste Mao-Tse Tung, volant au secours de ses frères opprimés.

En effet, pour raisonner en trotskyste, si la Russie soutient par les armes, la Corée du Nord, la Malaisie, etc..., nous devons applaudir et nous ranger à ses côtés... Il n'y aura ensuite qu'à « redresser » l'Etat ouvrier dégénéré. Notons que l'homme de la rue est en comparaison des « bolcheviks-léninistes » un expert dialecticien. Le côté scandaleux de cette position n'est pas tellement l'aveuglement sans égal qu'elle témoigne de la part de ses supporters mais qu'elle mène, à l'exemple de toutes les positions trotskystes, au désarmement idéologique complet du prolétariat et prépare l'entrée des militants qu'elle peut encore atteindre au sein de la bureaucratie. Nous ne pensons pas toutefois que ce risque soit bien grand, car l'aventurisme trotskyste réclamant et « exigeant » l'intervention russe en Corée, a su, une fois de plus, servir de repoussoir aux ouvriers, dégoûtés des staliniens, cherchant leur voie mais clairvoyants et incapables de tomber dans le panneau grossier de « Staline qui-défend-mal-les-peuples-opprimés ».

Notons en outre que l'édifice branlant des théories trotskystes vient de recevoir un nouveau coup du sort par les déclarations de Tito-Kardelj tant à propos de la guerre de Corée que sur l'ensemble des problèmes internationaux. Qu'ils se contentent de critiques fraternelles dans des appels larmoyants aux « camarades yougoslaves » et qu'ils continuent à aller à la dérive en attendant de rencontrer quelque nouvelle flotte voguant vers quelque nouveau Laffernois ; il y a fort longtemps que ce n'est plus l'affaire de la classe ouvrière. Mais, au fur et à mesure que l'intégration de la bureaucratie yougoslave dans le camp américain se précise, on assistera forcément au développement

d'une tendance analogue au sein du trotskisme : l'écartèlement traditionnelle de la « IV Internationale » entre une aile anti-stalinienne (et, en fin de compte, réformiste, voire R.D.R.) et une aile pro-stalinienne se répétant sous le couvert de la « défense de la révolution yougoslave ».

Ne soyons pas surpris si nous retrouvons dans le camp d'en face les tenants du « socialisme honnête », du « syndicalisme pur ». Ne nous attardons pas auprès de F.O. dont nous savons par la bouche de ses orateurs du dimanche « qu'elle a pris parti : le parti de la classe ouvrière américaine et de la classe ouvrière russe opprimée » ? (F.O. du 23-11-50). Il est beaucoup plus intéressant d'étudier la position des héritiers du syndicalisme apolitique dans leur organe « La Révolution Proletarienne » (août-septembre) sous la plume de R. Louzon, vétéran des luttes ouvrières.

Nous y verrons comment des militants ouvriers d'avant-garde, n'ayant pas su tirer l'enseignement de 25 ans de régime stalinien, s'acharnent à nier la réalité mondiale du capitalisme bureaucratique. Et comment, incapables d'assimiler l'expérience russe, par conséquent incapables de dépasser le stalinisme, ils se réfugient dans le domaine « classique » en quelque sorte de la lutte ouvrière au sein du capitalisme « classique » qu'ils croient connaître et contre lequel ils ont des plans longuement mûris et « qui ont fait leurs preuves ». Laissons la parole à Louzon, ce bon général de la révolution qui n'est en retard que de deux guerres :

« Non ! la liberté du travailleur salarié n'est pas un vain mot. La liberté... de choisir son métier... de pouvoir combattre pour améliorer ses conditions de travail..., d'aller chercher du travail ailleurs... Cette liberté a, pour contrepartie, le risque de se trouver sans boulot, mais c'est une loi générale : pas de liberté sans risque... » (sic)

« Il s'agit toujours (conflit russo-américain) d'un conflit entre le fascisme — le fascisme russe — et la république ».

« Nous allons vers l'empire mondial... Qui en sera le maître ?... L'Amérique, c'est la démocratie bourgeoise... que nous continuerons à combattre... car nous aurons toujours la possibilité de le faire... (resic) Par contre, la Russie, c'est l'étouffoir... l'esclavage généralisé..., la régression la plus épouvantable... Eh bien ! je suis aujourd'hui avec les Américains... quitte, dès le danger passé, à reprendre aussi vigoureusement que jamais la lutte contre les alliés de la veille... »

« Dans le cas de la guerre de Corée, aucune attaque de la part de la Corée du Sud... ceux qui sont contre la guerre se doivent de se porter au secours de la Corée du Sud... Les guerres nationales ne prendront fin que lorsqu'une puissance supra-nationale sera en mesure d'employer la force pour y mettre fin... L'intervention en Corée marque le début de cette violence supérieure. »

Ces passages extraits de l'article de Louzon sont révélateurs de sa pensée et du désarroi tragique dans lequel se trouvent des militants « honnêtes » qui ont jeté par dessus les moulins tout ce qu'ils avaient appris pendant des dizaines d'années de lutte et n'ont pas su quoi mettre à la place. Louzon (et ses amis aussi sans doute, qui n'ont pas cru devoir protester devant de telles monstruosités) ne voit en Russie qu'un fascisme (et quel fascisme, marxiste Louzon ?)

Louzon croit à la pérennité de la démocratie bourgeoise.

Louzon voit en Corée une guerre de libération anti-russe.

Louzon nie pratiquement toute possibilité de « révolution prolétarienne ».

Rendons volontiers hommage à Louzon pour la franchise avec laquelle il expose les raisons d'un choix sincère. Nous savons qu'il éprouve une certaine amertume mais enfin. Par delà le petit groupe de la « R. P. », il plaide la cause des sociaux-démocrates de tout poil qui, eux, ont déjà choisi, non pas le camp de la démocratie, mais la mangeoire américaine.

Il faut faire la part des choses. Que M. Louzon préfère vivre en 1950 en France qu'en Russie en 195 ?... passe encore. Nous ne savons pas si c'est un choix qui vaut grand-chose. Mais qu'il raconte à ce propos des histoires à dormir debout, qu'il en vienne à se mettre la tête sous les couvertures et propose à la classe ouvrière d'en faire autant, cela nous ne pouvons pas l'accepter.

Comment Louzon peut-il parler des libertés démocratiques bourgeoises comme permettant d'améliorer les conditions de la classe ouvrière, alors que depuis trente ans ces conditions se sont aggravées sans arrêt ? Comment peut-il dire que la liberté qu'il a d'écrire pour défendre... la bourgeoisie, est une preuve de la liberté d'opposition. Qu'il aille écrire qu'il faut faire le contraire et qu'il le fasse ailleurs que dans un bulletin quasi-confidentiel, et nous en reparlerons. Bien plus, qu'il lutte avec des grévistes non stalinien et qu'il nous raconte comment se sont comportés les patrons et les nombreux services d'ordre !

Comment Louzon peut-il raconter de pareilles sornettes sur la possibilité de choisir son métier en régime capitaliste ? Pourquoi ne nous parle-t-il pas de la possibilité laissée à chacun de devenir milliardaire ? A quel syndicalisme s'est-il soudain converti ?

Comment Louzon (comme les trotskystes, mais dans l'autre sens) peut-il croire à une guerre civile en Corée ? Serait-il myope au point de ne pas voir à côté de l'ogre russe, certain géant américain ? Il ne faut pas avoir peur de se salir les mains ; quand on veut se défendre contre le fascisme russe, il ne faut pas craindre de marcher sur les pieds des Coréens ; n'est-ce pas ce que Louzon n'ose pas dire ?

Comment Louzon peut-il croire à un Pax Americana radieuse, à un capitalisme reconnaissant à la classe ouvrière mondiale d'avoir pu triompher grâce à son appui et décidé à s'occuper de son sort ? Pourquoi ne pas croire aussi bien que les bureaucrates du Kremlin libérés de l'ennemi capitaliste et n'ayant plus besoin de canons et de chars, se mettront tout bonnement à répartir aux masses courageuses et dévouées ce qui servait à engraisser maréchaux et policiers ?

Trêve d'ironie. Il n'est pas dans notre intention de reprendre toutes ces questions graves et qui touchent directement aux plus brûlants problèmes qui peuvent se poser au prolétariat, mais seulement de nous arrêter à la dernière qui commande le reste des positions controuvées par Louzon : la lutte de classe ne sera possible que dans le cadre du capitalisme démocratique représenté par l'Amérique.

Notre point de vue est que l'instauration d'une domination « américaine » universelle (et stabilisée) se traduirait par la disparition la plus totale de ces libertés « démocratiques » qui tiennent tant au cœur des réformistes. C'est en effet faire un pari stupide que de penser que la « pacification » mondiale se bornerait à la liquidation des divers partis stalinien ou stalinisants. Bien au contraire, le renforcement gigantesque des organismes de répression viserait toutes les manifestations ouvrières. L'ennemi stalinien défait ferait place à l'ennemi de classe, celui-là seul qui peut supprimer les racines de l'exploitation. L'atmosphère de terreur permanente qu'instaurerait le moderne

« Talon de Fer » développerait la bureaucratie politique et policière, au même titre que la nécessité vitale pour l'empire mondial d'organiser la totalité de l'économie renforcerait la bureaucratie gestionnaire de la production.

Louzon peut-il nous dire si cette Pax Americana serait préférable à une Pax Sovietica, du point de vue ouvrier ?

En quelque sorte, la terreur qu'inspire à Louzon (ses amis et disciples et, soulignons-le, les éléments sociaux-démocrates) l'impérialisme stalinien, lui masque l'évolution réelle du monde, et surtout du monde occidental.

Les articles de Louzon n'ont pas été sans stupéfier bon nombre de militants ouvriers isolés. Les réponses publiées par la « R. P. » elle-même et l'enquête entreprise par le journal « L'Unité » prouvent l'indignation que cette position a suscitée. En général, les contradicteurs reprochent à Louzon de tourner carrément le dos à la révolution et, sur le plan particulier de la guerre de Corée, discernent nettement dans celles-ci les causes réelles ; les prémices de la lutte pour la domination mondiale. Les signataires appellent à la lutte ouvrière contre les deux impérialistes rivaux.

Il apparaît à des yeux clairvoyants que ces vues sont celles de la majeure partie de la classe ouvrière de France. Il ne manque à l'avant-garde dispersée qu'une conception claire des tendances structurelles de chacun des impérialismes rivaux pour se tourner vers la classe avec un programme de lutte autonome.

C'est à ce travail que nous nous consacrons.

J. DUPONT